

PEYRIN Aurélie, 2010. *Etre médiateur au musée : Sociologie d'un métier en trompe-l'œil*, La documentation Française, Coll. : Musées-Mondes, Paris ISBN 978-2-11-007500-0

L'auteure est docteur en sociologie de l'Ecole des hautes études en sciences sociales et travaille au sein du service statistique ministériel de la fonction publique et comme chercheuse au Centre Maurice Halbwachs (associé au CNRS) consacré à la sociologie et à la diffusion des grandes enquêtes. Aurélie Peyrin s'intéresse dans plusieurs articles et ouvrages aux problèmes des métiers muséaux, dont certains, tels les médiateurs ont un statut souvent précaire et mal reconnu. Dans *Etre médiateur au musée* elle nous présente l'histoire de la profession, ceux qui l'exercent et pourquoi ils l'exercent, ainsi que les difficultés du métier à se trouver une identité et le côté souvent précaire de cet emploi.

Dans la première partie de son ouvrage, Aurélie Peyrin montre que l'idée d'accompagnement du visiteur dans sa visite d'un musée ne remonte pas comme on l'imagine souvent aux années 1960 ou 1990 mais bien plus tôt.¹ C'est dans les années 1920 que les conservateurs des musées nationaux ont eu l'idée de mettre en place un nouveau service pour les visiteurs². C'est la naissance des conférenciers. Ces derniers ou plutôt en grande majorité ces dernières sont issus des élèves de l'Ecole du Louvres. Cette profession n'est pas intégrée au personnel du musée. C'est un travail à la demande et peu payé. Des musées nationaux des grandes villes, l'accompagnement du public va essaimer à la province dès les années 1960 : «l'injonction politique de démocratisation culturelle portée par le ministère de la Culture, créé en 1959, donne non seulement une nouvelle impulsion et une légitimité attendue aux activités d'accompagnement préexistantes, mais leur permet également de se développer au niveau local.»³

Dans la deuxième partie de son ouvrage, Aurélie Peyrin nous emmène à la rencontre de médiateurs et de médiatrices. Et nous découvrons que l'entrée dans ce métier se fait par passion pour l'art qui poussent les futurs médiateurs à se lancer dans des études d'histoire de l'art. Ensuite durant leurs études grâce à des stages ou en posant une candidature spontanée dans des musées pour trouver un petit job, ils entrent dans ce métier. Dans ces deux cas, les médiateurs sont souvent lâchés dans la nature et apprennent leur métier sur le tas, ce qui semble être le cas pour la majorité des médiateurs interrogés. Il ressort de cette deuxième partie que le métier de médiateur est une vocation qui demande beaucoup d'efforts : il faut constamment se mettre à niveau dans ses connaissances, ce qui demande du temps, très souvent pris sur son temps libre et il faut s'adapter à des publics très diversifiés.

Dans la troisième partie, l'auteure aborde la place du médiateur dans l'institution muséale, particulièrement par rapport au conservateur. Il en ressort, que dans la plupart des cas, le conservateur et le médiateur ne travaille pas de concert, le conservateur ne prenant pas forcément au sérieux le travail du médiateur : «Entre conservateurs et médiateurs, le match se joue schématiquement en deux sets : expertise versus vulgarisation, écrit versus oral. Face au monopole d'expertise

¹ Pour elle, l'histoire du métier de médiateur et de ses « ancêtres » reste à écrire.

² En s'inspirant de ce qui se faisait à la Tate Gallery de Londres.

³ PEYRIN Aurélie, *Etre médiateur au musée : Sociologie d'un métier en trompe-l'œil*, La documentation Française, Coll. : Musées-Mondes, Paris, 2010, p. 25

scientifique des conservateurs, les médiateurs peinent à valoriser des compétences scientifiques.»⁴ Et ceci bien qu'ils aient les mêmes diplômes ! Et beaucoup de médiateurs souffrent de ne pas être reconnu comme pair par les conservateurs.

Le nom-même de médiateur est parfois remis en question, sans que l'on ait trouvé un terme plus approprié. Il apparaît qu'un médiateur lorsqu'il nomme sa profession se sent obligé de décrire ce qu'il fait. Mais guide leur paraît désuet, conférencier prétentieux et animateur péjoratif. Il y a une absence de consensus pour le nom de la profession qui est un «indice du déficit identitaire des médiateurs [...]»⁵.

La quatrième partie rend compte des conditions de travail des médiateurs qui peuvent être très différentes : ils sont soit vacataires, soit contractuels soit fonctionnaires. Le métier n'est pas non plus tout-à-fait le même suivant sa condition. En tant que fonctionnaire qui doit faire un certain nombre d'heures, le médiateur peut se voir proposer d'autres activités que la médiation proprement dite qui lui permettent de varier et d'enrichir son travail : «Lorsque la position des médiateurs est stabilisée dans le musée, ceux-ci peuvent enrichir et dynamiser la programmation des activités et donner une impulsion supplémentaire à la politique des publics. Dans des circonstances particulières, les médiateurs peuvent ainsi revendiquer ou se voir confier des tâches complémentaires prestigieuses.»⁶ Mais comme le constate l'auteure, le médiateur que l'on trouve le plus fréquemment est le «médiateur à tout faire» des petits musées qui s'occupe de la médiation culturelle, de la boutique, de la caisse, ... Et donc, la grande majorité des médiateurs a un travail précaire.

Dans l'épilogue, Aurélie Peyrin constate que le médiateur n'attend pas la même chose de son travail suivant que «l'on pense être médiateur seulement pour un temps ou pour toujours, ou que l'on soit célibataire ou chef de famille.»⁷ ; ou que dans certains cas, le travail jugé intéressant voire passionnant prime sur le niveau du salaire. Et en conclusion, il apparaît que «aujourd'hui comme hier, un médiateur de musée est plutôt une femme très diplômée, exerçant son travail sur un mode souvent précaire qui contraste avec la force de l'engagement professionnel»⁸ et que «la meilleure réponse au malaise professionnel des médiateurs de musées provient de l'employeur, lorsqu'il leur confie explicitement la mission d'œuvrer en faveur d'une démocratisation de l'accès aux collections, et qu'il ancre leur activité dans le service public par des emplois permanents..»⁹

Cet ouvrage est très bien structuré, le témoignage d'un médiateur à la fin de chaque partie du livre met en lumières la problématique de celle-ci. Le panorama de la profession est très complet et je pense que tout médiateur pourra faire des parallèles avec ses propres conditions de travail. Le médiateur y trouve la preuve qu'il vaut plus que ce qu'on lui laisse parfois croire dans son musée et que dans bien des cas, un travail de concert avec les autres collaborateurs du musée et surtout avec le conservateur serait un atout pour l'institution. Bref, le malaise des médiateurs y est très bien compris et retranscrit.

Le reproche que l'on peut faire à Aurélie Peyrin est de s'occuper surtout des médiateurs travaillant au sein des institutions dirigées par la DMF¹⁰. Il s'agit donc

⁴ PEYRIN Aurélie, op.cit., p. 62

⁵ Peyrin Aurélie, op. cit., p. 82

⁶ Peyrin Aurélie, op. cit., p. 96

⁷ Peyrin Aurélie, op. cit., p. 117

⁸ Peyrin Aurélie, op. cit., p. 124

⁹ Peyrin Aurélie, op. cit., p. 125

¹⁰ Direction des Musées de France

d'une catégorie à part de médiateurs, puisque beaucoup d'entre eux ont été titularisés. Pour un lecteur travaillant dans un autre pays que la France, il est assez difficile d'entrer dans cet ouvrage car il peut ne pas se sentir concerné par cet aspect des choses. Pourtant, au fur et à mesure de la lecture, on découvre des points communs à tous les médiateurs, qu'ils soient de France ou d'ailleurs. Et pour finir, malgré qu'une identité professionnelle n'existe pas vraiment, on a l'impression d'appartenir tous à une même famille !

En tant que médiatrice, j'ai trouvé dans cet ouvrage la confirmation que les médiateurs sont importants, que leur rôle n'est pas assez reconnu, qu'ils ont souvent un travail précaire, qu'ils ne sont souvent pas assez écoutés au sein de leur institution, mais tout cela je le savais et en fait, ce livre devrait figurer dans le bureau de la direction des institutions muséales afin qu'il soit lu par les personnes concernées.

Fabienne Baseia. Cours de base en muséologie d'ICOM-Suisse, 2011-2012